

LA REINE PÉDAUQUE EN BOURGOGNE

Géographie et diffusion d'un type iconographique
dans la seconde moitié du XII^e siècle

par Sylvia COINTOT¹

LA REINE PÉDAUQUE DANS L'ART MÉDIÉVAL
ET LES INTERPRÉTATIONS DES COMMENTATEURS MODERNES.

En 1728, durant son premier voyage à Dijon, l'abbé Lebeuf visita l'abbaye de Saint-Bénigne. Il remarqua particulièrement le portail à statues-colonnes, qui appartenait à l'église consacrée en 1147 et où une femme était figurée, le front ceint d'une couronne royale et un de ses pieds palmé comme ceux des oies. L'étrange personnage, connu de toute la ville sous le nom de «*Reine Pédauque*», n'avait pas manqué, depuis le XVII^e siècle, d'exciter la curiosité des érudits (fig. 1).

Déjà, en avril 1682, Mabillon et dom Michel Germain, parcourant la Bourgogne à la recherche de documents utiles à leurs études, s'étaient interrogés sur cette singularité iconographique. Dans le tome I de ses *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, publié à Paris en 1703, le père Jean Mabillon rapprochait le portail de Saint-Bénigne de Dijon de ceux de Nesle-la-Reposte, de Saint-Pierre de Nevers et de Saint-Pourçain-sur-Sioule: sur ces quatre portails on remarquait une reine offrant l'étrange particularité d'avoir un pied palmé, visible

1. Cet article a été rédigé à la suite de recherches menées dans le cadre de mon mémoire de maîtrise portant sur *L'iconographie de la Reine de Saba dans l'art chrétien du Moyen Âge (XI^e-XIV^e siècles)* et soutenu en 1999. Je tiens à témoigner ici ma reconnaissance à Monsieur Daniel Russo, Professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Bourgogne, dont les remarques pertinentes et minutieuses ont orienté ce travail dans des voies plus riches et plus originales.

nettement malgré la longueur de la robe. Dans la mesure où Mabillon considérait que ces édifices dataient de l'époque mérovingienne et que les statues y figurant représentaient les rois mérovingiens, cette reine ne pouvait être que sainte Clotilde, épouse de Clovis, que sa prudente vigilance avait égalée aux fameuses oies du Capitole.

Dans le tome I de ses *Monuments de la monarchie française*, publié à Paris en 1729, Bernard de Montfaucon reprit la thèse de Mabillon. Mais sainte Clotilde ne pouvant être considérée comme fondatrice de toutes les églises où elle se trouvait ainsi représentée, sa présence devait, pour Montfaucon, s'expliquer par des dévotions particulières dont il ignorait la raison.

Dom Plancher dans son *Histoire générale et particulière de la Bourgogne*, dont le tome I parut à Dijon en 1739, critiqua la thèse de Montfaucon, notamment au sujet de la datation mérovingienne du portail de Saint-Bénigne de Dijon. Mais, bien qu'il considérât que ces statues-colonnes étaient de l'époque romane, dom Plancher reprit l'hypothèse des rois et reines de France représentés en façade de Saint-Bénigne: il y reconnaissait le roi Robert I^{er}, Charles le Chauve, Clovis; la reine au pied d'oie ne pouvait donc être, selon lui, que Clotilde.

D'autres érudits ont proposé d'y voir Berthe aux «*Grans-Piés*», femme de Pépin-le-Bref, ou une princesse wisigothe, mariée à un roi de Toscane. Cependant, l'interprétation que proposa l'abbé Lebeuf semble résoudre tous ces problèmes d'hypothèses hasardeuses, à condition qu'on admette – comme il le fait d'ailleurs lui-même remarquer – qu'elle puisse comporter des exceptions.

Dans sa communication du 30 avril 1751 à l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, après avoir exposé les théories de Mabillon et de Montfaucon au sujet de ces portails à statues-colonnes, il s'interrogea sur l'éventualité d'une nouvelle interprétation². Selon lui, les rois et reines figurés sur ces portails, au

2. Voir le discours de l'abbé LEBEUF sur la Reine Pédauque, «Où l'on examine quelle pouvoit être cette Reine», dans *Mercur de France*, décembre 1751, p. 65-66; voir aussi QUARRE (Pierre), *L'abbé Lebeuf et l'interprétation du portail de Saint-Bénigne de Dijon*, Auxerre, extrait des actes du Congrès Lebeuf les 20, 21 et 22 mai 1960 à Auxerre, imprimerie coopérative «L'universelle», 1962.



FIG. 1 - Statue-colonne de la Reine Pédauque, Dijon, (Côte d'Or), ancienne église abbatiale Saint-Bénigne, façade occidentale (portail détruit), ébrasement droit, vers 1160, pierre sculptée en haut-relief.
 Gravure parue dans PLANCHER (Urbain), *Histoire générale et particulière de la Bourgogne*, Tome I, Dijon, 1739, pl. hors-texte entre les p. 502-503.

XII^e siècle, n'étaient pas des princes fondateurs ou bienfaiteurs des églises. Clotilde, en particulier, ne fut ni fondatrice, ni bienfaitrice de Saint-Bénigne de Dijon. Il lui paraissait donc inutile de chercher à identifier ces statues avec des Mérovingiens, des Carolingiens ou des Capétiens.

Ainsi, longtemps avant que ne fût mieux comprise l'iconographie religieuse du Moyen Age, Lebeuf avait déjà imaginé que ces statues pouvaient représenter des symboles de l'Ancienne Loi préfigurant la Nouvelle. Les personnages qui étaient pris pour Clovis et Clotilde, appartenaient en fait à l'Ancien Testament: ils représentaient Salomon et la Reine de Saba. En ce qui concerne la Reine de Saba, l'abbé Lebeuf rattachait le pied d'oie à une tradition judaïque suivant laquelle la Reine aimait tellement le bain qu'elle se plongeait tous les jours dans la mer: la légende aurait alors affublé la Reine d'un pied palmé en raison de ses instincts aquatiques.

Même si, par une coïncidence malheureuse, les quatre statues figurant la Reine Pédaque ont disparu (le portail de Nevers ayant été détruit dès 1771, les trois autres à la Révolution), on ne peut douter de la réalité de cette figuration, en raison même des observations directes de Lebeuf qui avait vu au moins deux des quatre portails.

Au XX^e siècle, Emile Mâle³ s'est lui aussi passionné pour cette figure. Grâce à des arguments plus solides, qu'il tira du portail de Saint-Bénigne, il tenta de montrer que la Reine Pédaque n'était autre que la Reine de Saba. En s'appuyant, pour son étude, sur le dessin de dom Plancher, seul témoignage du portail détruit, Emile Mâle proposa de voir, de chaque côté des piédroits, deux rois de Juda, saint Pierre et saint Paul, Aaron et Moïse, le Roi Salomon et la Reine de Saba. Mais une fois encore, le détail du pied palmé de la Reine n'est pas véritablement expliqué: pour Mâle, il ne fait aucun doute que l'artiste de Dijon ait voulu représenter la Reine de Saba sous les traits de cette fameuse Reine Pédaque, mais l'historien d'art ne situe que vaguement l'origine de ce motif dans les légendes juives et arabes.

3. MALE (Emile), *L'art religieux du XII^e siècle en France: étude sur les origines de l'iconographie du Moyen Age*, Paris, Librairie Armand Colin, 1922.

FORMATION DE LA LÉGENDE ET FILIATIONS :
DES CONTES ORIENTAUX À LA TRADITION LITTÉRAIRE
DANS L'OCCIDENT MÉDIÉVAL.

Avec son parfum de *Mille et Une Nuits*, le récit mettant en scène la rencontre entre la Reine de Saba et Salomon, semble appartenir au mythe plus qu'à l'histoire. Il doit essentiellement son extraordinaire postérité à deux textes saints: la Bible, qui a répandu le nom de la Reine parmi les israélites et les chrétiens, et le Coran, qui l'a fait vénérer des musulmans.

Le premier *Livre des Rois* (X, 1-13), repris dans le passage correspondant des *Chroniques* (II, chap. IX, 1-12), raconte très simplement l'histoire d'une reine sabéenne, qui traversa les déserts pour rendre visite au roi d'Israël. Elle entendait ainsi vérifier, puis honorer, la sagesse et la richesse de Salomon. La sobriété de ces récits ne laisse pas imaginer immédiatement qu'il s'agit d'un exemple presque unique, dans la mémoire biblique, d'une ouverture d'Israël aux civilisations voisines, mais surtout, ces textes ne font qu'indiquer les premiers éléments d'une légende en voie de formation.

Le *Second Targum sur le Livre d'Esther*, en énonçant les raisons de la visite de la Reine de Saba à Salomon, offre par la même les premiers développements importants de la légende. Ce texte, qui semble assez tardif, fut rédigé en araméen, une langue sémitique proche de l'hébreux, environ un siècle avant notre ère. L'histoire qui y est rapportée, raconte comment, un jour, on vint révéler à Salomon l'existence d'un pays merveilleux, au sol d'or et de pierres, et sur lequel régnait une femme adoratrice du soleil. Salomon fit alors équiper des navires et envoya une ambassade vers cette reine inconnue: celle-ci répondit à Salomon par de somptueux présents et s'engagea à faire le voyage jusqu'à Jérusalem. A son arrivée, Salomon la reçut dans un palais de verre; il y avait de l'eau en dessous, et croyant qu'il fallait traverser une rivière, la Reine leva son vêtement, laissant alors apparaître un pied velu.

Ce récit du *Targum* est repris au VII^e siècle, à quelques variantes près, dans la *Sourate de la fourmi*, (*Coran*, XXVII, 15-45). La Reine est alors désignée sous le nom de Bilkis et l'on y retrouve une même allusion au plancher de verre. Il semble que «*velu*» soit le nom que donnaient certains hébreux à des démons qui peuplaient les marges des terres habitées, en particulier les déserts. Ils désignaient ainsi des

créatures velues et dangereuses, plus semblables à des animaux qu'à des hommes⁴.

D'autre part, dans bon nombre de textes en latin ou en langue vulgaire, parus au XII^e siècle en France et en Allemagne, la Reine de Saba se trouve associée à l'histoire du Bois du Salut⁵. On y raconte qu'au terme de son voyage, en arrivant à Jérusalem, la Reine eut à franchir le Cédron, mais reconnaissant dans le pont du ruisseau la poutre qui devait devenir la Croix de Jésus, elle préféra entrer dans le courant. Cette Reine qui, en présence de Salomon, se prépare à entrer dans le lit du ruisseau pour ne pas fouler du pied la poutre du pont, nous fait inmanquablement songer à Bilkis qui, arrivant devant le roi, au bord du plancher de verre, se croit en présence d'une rivière et relève ses vêtements.

Cependant, la légende judéo-arabe ne peut pas véritablement être considérée comme une source directe de la légende telle qu'elle paraît, sous sa forme arrêtée, dans la littérature occidentale au XII^e siècle.

En revanche, il est probable que cette transposition ait été opérée d'après un document intermédiaire qui, à défaut de nous être fourni, nous est en tout cas indiqué par les versions coptes de la légende⁶, où sont déjà organisés les éléments du cycle chrétien. Un des épisodes décrit comment, par ruse, Salomon fit inonder la cour où se trouvait, par hasard, le bois de la future Croix du Christ, et comment il découvrit ainsi l'infirmité de la Reine, dotée d'un pied d'âne. Mais, à ce moment du récit, l'histoire s'oriente vers une version tout à fait inattendue, puisque la Reine est aussitôt guérie par les vertus du bois miraculeux.

Cette scène n'est pas sans rapport avec l'image de la célèbre Reine Pédaque: les conteurs allemands des XIII^e et XIV^e siècles parlent, en effet, de la sibylle au pied d'oie. Déjà une interpolation,

4. CHASTEL (André), «La légende de la reine de Saba», dans *Revue de l'histoire des religions*, tomes CXIX (mars-juin 1939) p. 204-225 et CXX (sept.-déc. 1939), p. 27-44; 160-174. *Id.*, *Fables, Formes, Figures*, Vol. 1, Paris, Flammarion, coll. Idées et Recherches, 1978, p. 53-122.

5. HERR (Jeanne-Lucien), «La reine de Saba et le bois de la Croix», dans *Revue archéologique*, (Janvier-Juin 1914), p. 1-31.

6. Voir AMELINEAU (Émile), *Contes et Romans de l'Égypte chrétienne*, Paris, E. Leroux, 1888, notamment chap. VII (145-164).

introduite dans un manuscrit allemand de l'*Imago Mundi* d'Honorius Augustodunensis au XII^e siècle, attribuait à la Reine de Saba cette singulière disgrâce, prouvant ainsi que l'identification de la Reine de Saba et de la sibylle était chose acquise et que, tout au moins en Allemagne, la fusion de la légende orientale de Bilkis au pied d'âne avec celle de la sibylle au pied d'oie était achevée⁷.

Car il paraît difficile de douter que le pied palmé de cette Reine Pédauque ne soit dérivé de l'infirmité de Bilkis: la «matière» religieuse et magique de la légende orientale prend en quelque sorte une autre dimension, et Bilkis, la magicienne au pied velu, devient alors, dans la version occidentale et chrétienne, la Reine Pédauque, guérie par la vénération prophétique de la Croix.

ICONOGRAPHIE ET « GÉOGRAPHIE » DE LA REINE PÉDAUQUE AU XII^E SIÈCLE.

A défaut de textes aussi anciens conservés en France, la statue de Dijon prouve que, dès le XII^e siècle, cette iconographie y était néanmoins parfaitement connue⁸. D'ailleurs, l'idée traduite par les artistes dijonnais se retrouvait sur d'autres portails qui s'en inspiraient probablement.

Malheureusement, mis à part trois estampes et quelques dessins, il ne reste plus rien des statues dites Pédauques, qui toutes ont disparu avant ou pendant la Révolution française. Aussi l'analyse iconographique est-elle tributaire de gravures, exécutées au XVIII^e siècle et qui sont aujourd'hui les seules sources visuelles capables de restituer ces ensembles sculptés au Moyen Age.

C'est dom Urbain Plancher qui, dans son *Histoire générale et particulière de la Bourgogne*⁹ parue en 1739, a donné une description détaillée des statues-colonnes de Saint-Bénigne de Dijon (fig. 1).

7. Voir notamment BEYER (Rolf), *Die Konigin von Saba: Engel und Dämon: der Mythos einer Frau*, Bergisch-Gladbach, éd. G. Lübbe, 1987, p. 41-49.

8. Parmi les recherches récentes sur Saint-Bénigne on pourra lire la publication par le Musée archéologique de Dijon, *L'ancienne abbaye de Saint-Bénigne; Regards croisés*, 1996.

9. PLANCHER (Urbain), *Histoire générale et particulière de la Bourgogne*, Tome I, Dijon, 1739, Planche hors-texte entre les p. 502 et 503.

Les huit colonnes des piédroits présentaient des statues d'environ deux mètres de hauteur, soit de proportion un peu moins grande que la statue de saint Bénigne au trumeau. La Reine Pédauque est représentée couronnée; elle porte un long vêtement descendant jusqu'au sol, ne laissant apparaître que le bout de la chaussure, à droite, et le pied palmé, à gauche.

La décoration de la façade occidentale de Nesle-la-Reposte est connue grâce au père Mabillon qui, dans le tome I de ses *Annales Ordinis Sancti Benedicti*¹⁰, a publié en 1703 la gravure du portail dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines informes revêtues de mousse et de lierre. En ce qui concerne le style et la datation de cet ensemble, les chercheurs restent très prudents mais on peut penser, avec circonspection, que les travaux de décoration de l'abbatiale ont été mis en œuvre vers 1160.

La gravure de Mabillon, très intéressante, représente la Reine Pédauque, debout au milieu des cinq autres statues-colonnes du portail et immédiatement identifiable à sa légendaire patte d'oie, située ici à l'extrémité de sa jambe droite (fig. 2). Montfaucon a reproduit cette gravure dans le tome premier de ses *Monuments de la Monarchie française*, paru en 1729¹¹. Une copie en a été publiée dans le volume de la *Société des Antiquaires de France*, donnant le compte rendu des travaux du Congrès de Troyes et Provins en 1903.

La troisième estampe, qui contient semblable souvenir d'une Reine Pédauque, se rencontre dans le bel ouvrage publié en 1838 à Nevers par Morellet, Barat et Bussière sous le titre: *Le Nivernais, album historique et pittoresque* (fig. 3).

C'est une lithographie soignée représentant le portail principal de l'ancienne église Saint-Pierre de Nevers, élevé à la fin du XII^e siècle et détruit dès 1771. Les auteurs n'indiquent pas la provenance de ce dessin, mais il est aujourd'hui attesté qu'il s'agit d'une copie d'une gravure originale, conservée à la Bibliothèque de Nevers et datant du XVIII^e siècle, ainsi que l'indiquent les costumes des trois personnages qui s'y trouvent. On y voit en effet trois hommes vêtus et coiffés à la manière de la fin du XVIII^e siècle, qui montrent du

10. MABILLON (Jean), *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, Tome I, Paris, 1703, Planche hors-texte entre les p. 50 et 51.

11. MONTFAUCON (Bernard de), *Les Monuments de la Monarchie française*, Tome I, Paris, 1729, Planche hors-texte entre les p. 192 et 193.



FIG. 2 - Statue-colonne de la Reine Pédauque, Nesle-la-Reposte (Marne), abbatale Notre-Dame, façade occidentale (portail détruit), détail ébrasement droit, vers 1160, pierre sculptée en haut relief.

Gravure d'après MABILLON (Jean), *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, Tome I, Paris, 1703, pl. hors-texte entre les p. 50-51.



FIG. 3 - Statue-colonne de la Reine Pédauque, Nevers (Nièvre), ancienne église Saint-Pierre, bras nord du transept (portail détruit), fin XII^e siècle, pierre sculptée en haut relief.
 Lithographie parue dans *Le Nivernais, album historique et pittoresque* (ouvrage publié à Nevers en 1838 par MORELLET, BARAT et BUSSIERE), copie d'une gravure originale (XVIII^e siècle), conservée à la Bibliothèque municipale de Nevers.



FIG. 4 - Statue-colonne de la Reine Pédauque, Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier),
église Sainte-Croix, façade occidentale (portail détruit), XII^e siècle,
pierre sculptée en haut relief.

Dessin de Claude-Henri DUFOR, vers 1793.

doigt la Reine au curieux pied d'oie, sur le compte de laquelle ils paraissent discuter.

Quant à la Reine Pédaque de l'église de Saint-Pourçain-sur-Sioule, elle fut elle aussi détruite au moment de la Révolution française. Cependant, nous savons que les débris de cette statue, mutilée et brisée en 1793, sont passés sous les yeux d'un archéologue de Moulins, qui était aussi un habile dessinateur et qui a pris soin d'en conserver le souvenir par des croquis suffisamment explicites (fig. 4). Cet archéologue est Claude-Henri Dufour, professeur de dessin, conservateur des monuments du département de l'Allier pendant les dernières années du XVIII^e siècle, sous le premier Empire et la Restauration, enfin, jusque dans les premières années du règne de Louis-Philippe, après 1830.

La Reine Pédaque a été représentée sous des atours élégants et raffinés, qui offrent un contraste saisissant avec le détail du monstrueux pied droit.

Pour chacune de ces quatre figures, les personnages des piédroits, qui épousaient la forme des colonnes avec lesquelles ils faisaient corps, font irrésistiblement penser aux portails à statues-colonnes de l'Ile-de-France.

Or, il n'est pas impossible que le fameux motif du pied d'oie, parfois associé à l'iconographie de la Reine de Saba, trouve également une zone de prédilection en Ile-de-France, et plus précisément dans la région de Provins. En effet, Pamela Blum fit paraître en 1990, une étude visant à reconstituer l'historique d'une statue-colonne représentant une reine, qu'on venait de découvrir sur le chantier de fouilles de l'ancienne église Saint-Thibaut, à Provins¹². Cette sculpture, aujourd'hui conservée au Glencairn Museum à Bryn Athyn en Pennsylvanie, a sans doute été, d'après l'avis des spécialistes, élaborée sur le modèle des statues du portail occidental de Chartres, entre 1145 et 1155 (fig. 5).

Les principales interrogations des archéologues ont porté sur l'examen des parties inférieures de la statue, à savoir, le socle et les pieds de la Reine, qui furent détruits et remplacés avant 1822, date

12. BLUM (Pamela), «The statue-column of a queen from Saint-Thibaut, Provins, in the Glencairn Museum», dans *Gesta*, Vol. 29, n° 2 (1990), p. 214-233.



FIG. 5 - Statue-colonne de la Reine de Saba (Reine Pédauque ?),
Provins (Seine et Marne), église Saint-Thibaut, portail occidental, vers 1160,
pierre sculptée en haut relief,
conservée au Glencairn Museum, Bryn Athyn (Pennsylvanie).

à laquelle un dessin gravé prouve que ce remaniement avait déjà eu lieu. Pamela Blum serait tentée de croire que les parties inférieures de la statue auraient été délibérément supprimées de façon à faire disparaître un motif, peut-être incompris ou jugé même inconvenant, selon l'avis de ceux qui décidèrent de ce remaniement.

Bien sûr, l'hypothèse ne pourra jamais plus être vérifiée mais il existe de réelles possibilités pour que cette reine de l'église Saint-Thibaut ait été une Reine Pédauque, une Reine de Saba au pied palmé.

A défaut d'autres attributs, ou même d'inscriptions, l'identification de cette reine reste malheureusement incertaine. En revanche, les quatre exemples précédemment développés sont beaucoup mieux documentés et l'on ne peut douter, pour chacun d'eux, de l'existence d'un pied palmé caractérisant le personnage de la Reine Pédauque.

Or, en matérialisant la localisation de ces statues sur une carte (fig.6), il semble que l'on puisse admettre un pôle autour de Provins puis, de là, une diffusion du motif vers Saint-Pierre de Nevers et Saint-Pourçain-sur-Sioule d'une part et Saint-Bénigne de Dijon de l'autre. A moins que les trois pôles ne soient contemporains, puisque nous avons déjà précisé qu'il s'agit pour tous ces exemples de créations de la seconde moitié du XII^e siècle.

La plupart des critiques s'accordent à considérer que la statue de reine réalisée pour l'église Saint-Thibaut de Provins se situe dans la tradition des statues-colonnes post-chartraïnes, s'inspirant de leur technique de drapés, de leur construction frontale et quasi-symétrique¹³.

Par sa situation géographique, Provins semble ainsi avoir été à même de recevoir les impulsions stylistiques de Chartres et de Saint-Denis entre autres. Mais la région alentour était également susceptible d'entretenir des rapports avec les milieux artistiques bourguignons, connexions que l'on peut notamment soupçonner à travers

13. Pour le développement de cette hypothèse, voir SAUERLANDER (Willibald), *La sculpture gothique en France*, trad. par J. Chavy, Paris, Flammarion, 1972.

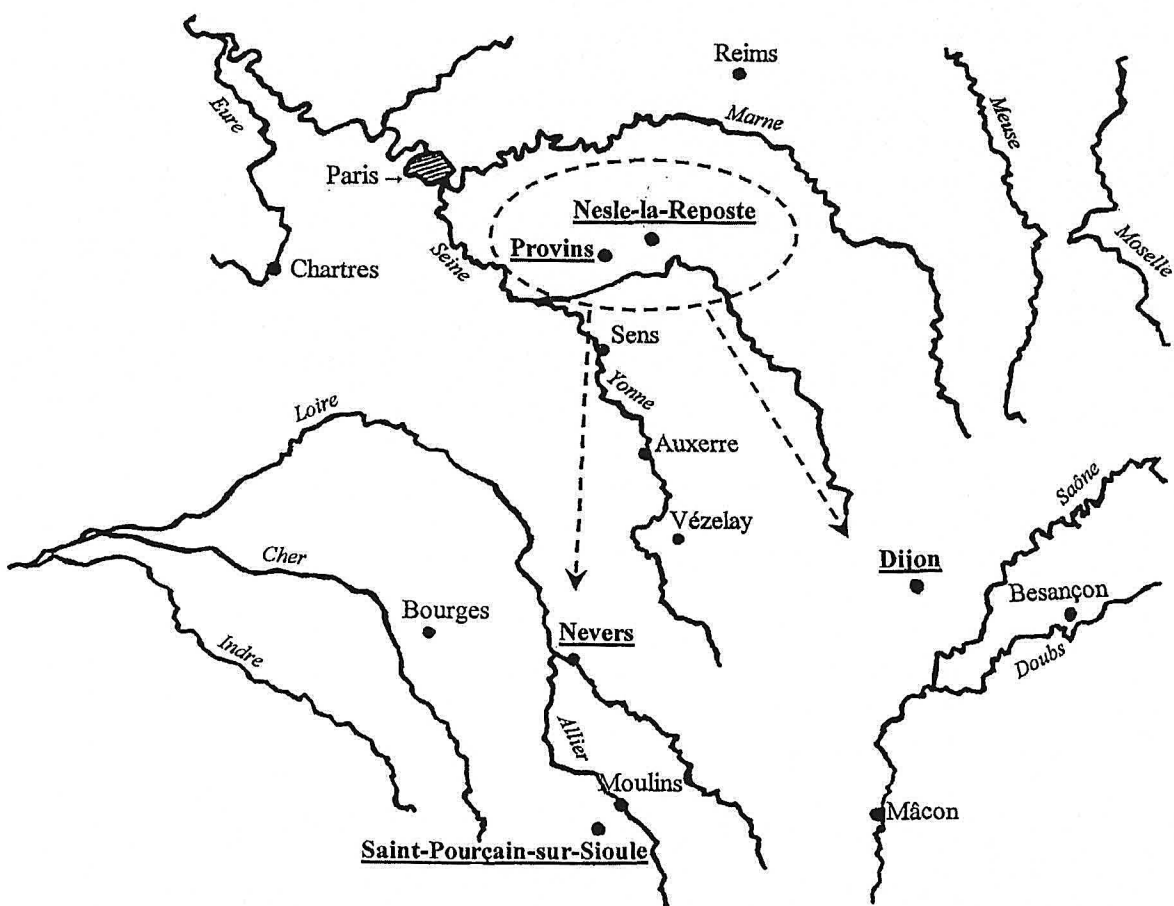


FIG. 6 - La localisation des portails où l'on peut supposer une Reine Pédauque est matérialisée en surligné.

certains éléments iconographiques véhiculés, tels que les détails du vêtement, de la couronne posée sur un voile et bien sûr de l'hypothétique pied d'oie.

De toute évidence, il ne peut s'agir que de suppositions, d'autant plus que les sources se réduisent à des gravures datant du XVIII^e siècle et tentant de restituer des ensembles sculptés au XII^e, voire XIII^e siècle. Pourtant, l'hypothèse émise par Pamela Blum semble, dès lors, tout à fait plausible, surtout si l'on songe à la cohérence chronologique que nous avons tenté de faire valoir.

« LES PIEDS DE L'ÂME », OU LES SENS SPIRITUELS.

Il semble qu'il faille reconnaître une certaine influence des légendes orientales juives dans l'élaboration de l'iconographie de la Reine Pédaque. Néanmoins, nous avons tenté de réunir un faisceau d'informations tendant à démontrer l'importance de la culture littéraire et de la spiritualité monastique pour l'élaboration de ce motif.

Nous sommes partis de la notion de la vie chrétienne, appréhendée comme celle d'un cheminement vers Dieu. En effet, la Reine Pédaque est à saisir dans le registre de l'homme pèlerin, *l'homo viator*, l'homme chrétien en marche vers le Christ. D'où l'importance, dans son cas, du pied, qu'il soit d'oie ou non.

Saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*¹⁴, explique que le chemin est assuré par le Christ, qui est tout ensemble Dieu et homme. Comme Dieu il est le but à atteindre ; comme homme il est le chemin.

Sous l'influence des idées néo-platoniciennes¹⁵, qui associèrent les pieds du corps aux ailes de l'âme, des images évoquant les pieds de l'âme voyageant vers Dieu devinrent, dans la tradition patristique,

14. Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, éd Migne, *Patrologia Latina*, Tome XLI, cols. 510-512.

15. Pour mesurer l'importance du néo-platonisme pour la théologie mystique, voir notamment DANIELOU (Jean), *Platonisme et théologie mystique; essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse*, Paris, Aubier, 1944; voir aussi LOTTIN (Odon), *Psychologie et morale aux XII^e et XIII^e siècles*, Tome IV, 3, Louvain, Abbaye du Mont César, 1954.

des lieux communs, pour ne pas dire des clichés. Symbole typique, le pied sert ainsi à figurer l'âme, son état et son sort. Des attributs: blessé, mal chaussé, lavé dans l'histoire chrétienne, ajoutent au symbole du pied une qualité particulière qui oriente avec précision la traduction.

En observant, d'après la documentation iconographique que nous avons pu réunir, le pied palmé de la Reine Pédauque, dont les gravures du XVIII^e siècle ont conservé le détail, on constate qu'il était situé à l'extrémité de la jambe gauche à Dijon et à Nevers, mais à droite à Saint-Pourçain-sur-Sioule ainsi qu'à Nesle-la-Reposte.

L'empêchement d'avancer sur la voie tracée vers le Christ est dû, le plus souvent, à la blessure ou à la malformation d'un pied, le gauche presque toujours. Il en résulte que l'âme est entravée. Cette blessure est associée, au XI^e et au XII^e siècle, au signe de l'hérésie.

Sur ces observations, nous voudrions citer un passage du *De operibus Trinitatis* de Rupert de Deutz qui, au XII^e siècle, commentait:

«*La Reine de Saba ouvrit son cœur à Salomon, elle lui manifesta les secrets de sa conscience dans l'aveu et le repentir de ses péchés passés*»¹⁶.

Ces «*secrets*», on peut les imaginer comme la trace d'une impureté, dans la perspective chrétienne on dirait un péché originel, due à une longue succession d'ancêtres idolâtres. Toute la réalité du péché originel réside dans le fait que les hommes sont obligés de subir la damnation éternelle et que, dès cette terre, ils subissent des pénalités dans le corps et dans l'âme.

C'est chez les Augustiniens, comme les chanoines de Saint-Victor, par exemple, qu'il faut retrouver la relation clairement posée entre nature du péché originel et théorie de la concupiscence, cela autour du milieu du XII^e siècle, c'est à dire au moment où les sculpteurs des régions de Bourgogne et d'Ile-de-France ont représenté la Reine de Saba avec un pied palmé.

Une des dévotions maîtresses de toute l'école de Saint-Victor,

16. DEUTZ (Rupert de), *De Trinitate et operibus eius, Libros Regum*, III, éd. Migne, *Patrologia Latina*, Tome CLXVII, col. 1176.

fut la dévotion à ce qui devait être un jour la Conception Immaculée de la Vierge. Selon cette perspective, l'opposition est tout à fait éloquente entre la Vierge, pure, intacte et sans péché, et la Reine de Saba qui, avec son pied d'oie, est associée chez les victorins au péché de concupiscence. L'une incarne la stabilité sur laquelle repose le dogme de l'Eglise, tandis que l'autre, marquée du sceau de son idolâtrie, ne peut prétendre, même si elle s'est repentie, incarner une figure de la Foi.

Il nous a également paru significatif que cette tradition exégétique ait trouvé son lieu d'épanouissement à Paris, donc dans une région proche de Provins, où elle pouvait aisément avoir été diffusée.

Au XIII^e siècle, le lien entre les pieds et l'âme est repris par les scolastiques. Albert le Grand, surtout et le mieux parmi d'autres, esquisse l'analogie selon laquelle, de même que le corps se meut sur les pieds, de même l'âme. Autrement dit, celle-ci, selon les étapes de sa progression, est aussi mise en mouvement par les pieds.

Il y a deux incitations au mouvement pour l'âme: *intellectus* et *affectus*. La première est la faculté d'appréhension, la seconde, la faculté d'appétit. Toujours selon Albert le Grand, le pied droit correspond à *intellectus*, le pied gauche à *affectus*. Intelligence à droite, concupiscence à gauche; bonheur à droite, malheur à gauche.

Dans cette mouvance de pensée, qui l'exprime le mieux, encore une fois, mais ne l'invente pas, la blessure ou malformation au pied gauche apparaît indissolublement liée au péché originel, à tel point qu'elle est aussi la marque visible de son effet.

Enfin, nos recherches à travers la documentation hagiographique nous ont amené à découvrir une autre statue au pied d'oie, qui semble cependant n'avoir aucun rapport avec la figure étudiée ici et ne présenter qu'un intérêt tout local (fig. 7). Et pourtant, en cherchant bien, serait-il possible de trouver le lien mystérieux susceptible de rapprocher la légende de sainte Néomaye, vierge du V^e siècle et patronne de la paroisse de Sambin dans le Loir-et-Cher, des statues des portails de Nesle, Dijon, Nevers et Saint-Pourçain-sur-Sioule?

Toutefois, au lieu d'être une reine, Néomaye était et resta toujours une simple bergère et, même si nous avons ici affaire à une légende aux tenants et aux aboutissants très différents, l'histoire de



FIG. 7 - Statue Pédauque de sainte Néomaye, Sambin (Loir et Cher),
église Saint-Martin, XVII^e siècle.

sainte Néomaye offre néanmoins un éclairage nouveau sur l'épisode – commun avec celui de la Reine Pédauque – de la mutilation¹⁷.

Il se pourrait en effet que ce pied d'oie soit le signe symbolique d'un mal tout aussi repoussant pour les esprits médiévaux: la lèpre.

LA LÈPRE: UN SYMBOLE D'HÉRÉSIE RELIGIEUSE?

On sait qu'au Moyen Age les *gavots*, *cagots*, *cagoux*, *cassous*, *gabets*, *gahets* (*etc...*) sont des groupes de parias considérés comme des descendants de lépreux ou des lépreux eux-mêmes. Dans les villes, certains quartiers leur étaient réservés, leur accès à l'église se faisait par une porte spéciale et il leur était interdit de plonger la main dans le bénitier commun.

Le signal des gavots consistait en un morceau de drap rouge, porté sur la poitrine. Ce signe avait habituellement la forme d'une patte d'oie; hormis ce détail, les gavots ne portaient ni cliquette, ni vêtement particulier¹⁸.

L'abbé Bullet, dans ses *Dissertations sur la mythologie française*, confirme en partie ces informations:

«*En Béarn, Basse-Navarre, Bigorre, Armagnac, Marsan et Chalosse, il y a des hommes que l'on appelle Cagots ou Gavots. Ils*

17. En effet, la légende raconte que, pouvant devenir une princesse, ou tout au moins une grande dame, elle préféra obstinément garder ses brebis, parce que cette condition de vie lui paraissait plus favorable pour faire son salut et remplir ses devoirs envers Dieu auquel elle s'était vouée. Recherchée en mariage à cause de sa grande beauté par les princes et les seigneurs de la contrée, Néomaye refusa les partis les plus brillants. Cependant, craignant de faiblir face aux sollicitations qui l'assiégeaient, et, d'autre part, ne voulant exercer sur son propre corps les mutilations qu'en bonne conscience elle ne se croyait pas le droit de s'infliger à elle-même, elle suppliait Dieu de lui envoyer une infirmité qui altérât sa beauté et rendit sa personne repoussante. Un jour, ses vœux furent exaucés et un de ses pieds fut changé en patte d'oie. Dès que la chose fut connue, Néomaye cessa d'être convoitée. Plus tard elle fut canonisée et on voit encore aujourd'hui, dans l'église Saint-Martin de Sambin, la statue pédauque de sainte Néomaye, filant sa quenouille auprès de ses brebis.

18. GALGNEBET (Claude) et LAJOUX (Jean-Dominique), *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, notes p. 109 et p. 112.

se sont toujours dits descendus des Albigeois, quoique cet aveu ne fût pas à leur avantage. On les obligeoit anciennement à porter sur leurs habits la marque du pied d'oie ou de canard»¹⁹.

Ici l'image des hérétiques se superpose à celle des lépreux évoqués plus haut. Néanmoins, à l'époque où l'hérésie religieuse était considérée comme une lèpre morale, et les hérétiques comme des lépreux à l'impiété dangereuse, on aurait pu, par analogie, les astreindre à porter sur leur costume une patte d'oie ou de canard. Par ailleurs, à côté de la lèpre blanche ou *elephantiasis*, on a d'abord qualifié de lèpre le psoriasis dans lequel la peau se détache par écailles. Le mot grec «*lepra*» paraît être en rapport avec le mot «*lepis*» qui veut dire écaille²⁰. Aussi, des moines érudits du Moyen Age auraient pu substituer au pied palmé de certaines figures saintes, l'affection cutanée de la lèpre.

En nous appuyant sur l'étude de Nicole Bériou et François Olivier Touati²¹, ainsi que sur la bibliographie sélective qu'ils proposent, nous avons tenté de mettre en évidence une relation possible entre les lépreux et le pied monstrueux de la Reine Pédauque.

La destinée des lépreux, tout au long des XII^e et XIII^e siècles, n'a cessé d'osciller entre les deux pôles de la conversion et de l'exclusion; la maladie frappe sans être jamais attendue et, sans retour, elle marque le corps de son stigmat singulier. Perçue sur le plan moral et théologique, la lèpre revêt dès lors un double sens: épreuve pour les justes, damnation pour les autres. Selon cette optique, la lèpre peut même être vécue comme l'effet d'une grâce, marque dans le corps d'une modification sans cela peu accessible à la conscience: son empreinte physique est le signe visible qui prédestine, en quelque sorte, à un mode de vie qui offre une chance de rédemption.

19. BULLETT (Jean-Baptiste), *Dissertations sur la mythologie française et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France*, Paris, 1771, p. 62-63.

20. DONTENVILLE (Henri), *Histoire et géographie mythiques de la France*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1973, p. 187.

21. BERIOU (Nicole) et TOUATI (François Olivier), *Voluntate Dei leprosus: les lépreux entre conversion et exclusion aux XII^e et XIII^e siècles*, Spoleto, Centro Italiano di studi sull'alto Medioevo, 1991.

CONCLUSION.

Au moment de conclure, nous ne pouvons prétendre à aucune certitude mais seulement formuler quelques constatations d'ordre plus général. Suivant toute probabilité, outre les édifices précités et bien documentés, il a dû en exister d'autres possédant, au Moyen Age, semblable statue de la Reine Pédauque. Nous n'avons, en effet, aucune raison de penser le contraire, puisque nous doutons encore des causes spéciales qui motivent la présence de la Reine au pied d'oie à Dijon, à Nesle-la-Reposte, à Nevers ou à Saint-Pourçain-sur-Sioule plutôt qu'ailleurs.

Bien que l'Eglise médiévale ait établi les bases de sa doctrine sur la Bible, l'image que le christianisme offre alors de la femme s'appuie bien peu sur la diversité des personnages féminins dont est parsemé le récit. En particulier, il ne lui reconnaît pas cette liberté que manifestent, malgré des restrictions d'origine culturelle, certaines femmes de la Bible et notamment celle qui fait l'objet de cette étude: nous ne savons presque rien du royaume de Saba, de la façon dont la Reine le gouverne et le texte biblique proprement dit n'exalte pas plus sa qualité de souveraine, unique régente de son peuple, qu'elle ne loue la témérité de son ambitieux voyage pour rencontrer Salomon.

Une chose est certaine, deux femmes ont toujours fasciné les commentateurs de la Bible: Eve et Marie. Eve en tant que mère originelle de toute vie, et surtout en tant que corruptrice de l'homme; Marie en tant que mère de Jésus qui, soustraite au monde terrestre, se vit conférer le titre de Reine du Ciel. Ces deux figures incontournables et antinomiques dans l'esprit des théologiens, devaient conditionner le regard porté sur l'ensemble des femmes de la Bible: elles devaient être aussi pures, aussi sublimes et aussi virginales que Marie, mais en réalité, elles passaient pour n'obéir qu'à leurs instincts, pour être séductrices et tentatrices.

(séance du 19 Janvier 2000)